

## **La Libération de DAMBENOIS :**

Le 23 novembre 1994, le village a fêté le cinquantième anniversaire de sa libération et à cette occasion, des témoignages touchants ont été recueillis

### **LE FRONT DE LA SAVOUREUSE**

*Le sous-lieutenant du commando VIGAN BRAQUET, Antoine Cadé raconte, dans le journal de marche, les combats sur le Front de la Savoureuse.*

#### **Le 20 novembre 1944 :**

Nous gagnons Nommay à pied. La route est bordée de filets de camouflage pour nous soustraire aux vues de l'ennemi qui occupe les hauteurs de l'autre côté de la Savoureuse. Cette rivière et des marais nous séparent des allemands. Dès notre arrivée, nous sommes salués par des tirs de l'artillerie ennemie.

#### **Le 22 novembre 1944 :**

La section BONNET du 3ème commando traverse la rivière, le canal et le marais pour reconnaître Dambenois. Le village paraît évacué mais les bois sont fortement tenus. Un tir de 88 poursuit la patrouille sur son itinéraire de retour. Les coups se perdent dans les marais. Les allemands répliquent par un bombardement d'une heure sur Nommay. Il y a quelques blessés.

#### **Le 23 novembre 1944 :**

En pleine nuit et sous une pluie battante, le groupe de commandos franchit la Savoureuse. Il atteint Brognard où ma section reste en flanc-garde. Nous nous barricadons dans une ferme au centre du village. Une patrouille de reconnaissance, forte d'une section, se dirige vers les bois et se fait durement accrocher. Elle a une dizaine de morts et de nombreux blessés. Les caporaux CARPENTIER, DORNIER, MAILLARD et les volontaires LANGLE, SORRET, LE GOFF, LE GRAND, METIVIER, LASSAGNE et FOUJIL sont tombés dans cette embuscade...

#### **Le 24 novembre 1944**

Le P.C. s'est replié à Brognard.

### **LES ANCIENS RACONTENT....**

#### **Monsieur MAURICE WACKEL**

Le 23 novembre 1944, monsieur Maurice Waeckel avait 39 ans. Marié, père de famille, il avait été mobilisé en juin 1940. Il partit pour Bordeaux puis fut de retour en juillet 1944.

Les libérateurs arrivaient de BROGNARD, Maurice nettoyait l'écurie des vaches lorsqu'il aperçut les casques. Une seule idée lui vint en tête "les voilà qui reviennent" (en pensant aux allemands bien sûr. Frayeur !!! Il n'avait pas terminé sa réflexion qu'un libérateur cria : "Il n'y a pas de boches là-dedans ?" OUF ! Maurice soupira. Ce sont des Français. Ils s'arrêtèrent là.

Maurice se souvient "qu'une armée de gars" avait bu le lait de la traite devant la grange. Les soldats firent la cuisine aux officiers puis ils partirent chez madame Faivre à la laiterie.

Les morts (9) et les blessés ont été ramenés à l'école de DAMBENOIS, bien que tués à VOURVENANS, car les ponts avaient été bombardés et le cimetière se trouvait de l'autre côté du pont. Le dixième fut ramené après, par le curé de TRETUDANS (Mr Menuet) et il fut enterré avec les autres au cimetière de DAMBENOIS. C'est Mr Chardon qui fit les cercueils en planches de bois blanc épais. Ils furent enterrés par l'aumônier de la division. Ce sont les civils qui ramenèrent les morts car les soldats étaient déjà partis. Deux à trois ans plus tard, les corps furent ramenés dans leur pays. Le dernier était d'origine maghrébine

" Oudil Amar", il fut conduit au cimetière de BETHONCOURT. A l'époque de ce transfert, Monsieur Waeckel était déjà maire de Dambenois;

Maurice se souvient avoir eu très peur pour son fils Charly et pour Georges Lang, qui étaient partis à BROGNARD au moment de la libération. En effet les libérateurs, qui avaient eut peur que ces deux jeunes curieux ne divulguent leurs plans, ne voulaient pas les renvoyer chez eux.

### **Monsieur ANDRE GRABER...**

Trois mois environ avant la libération, le village de DAMBENOIS était totalement isolé, tous les ponts ayant été détruits par les Allemands, lors de l'approche des Alliés. Il était impossible de se rendre à SOCHAUX, NOMMAY ou VIEUX CHARMONT, les seules communications possibles pouvaient se faire par ALLENJOIE, BOUROGNE partiellement occupés.

A cette époque, le ravitaillement devint de plus en plus difficile, et il fut décidé de faire du pain sur place, en l'occurrence à la ferme Graber qui continuait à cuire le pain pour la consommation familiale.

Faire du pain n'allait pas sans difficultés ; il fallait pétrir pour près de 120 habitants et il était problématique de se procurer de la farine. En allant jusqu'à THIANCOURT, près de DELLE, on put en obtenir 1500 kg. Puis il fallut concasser le blé restant à la ferme.

Quelques temps avant la libération, un officier allemand se présente devant la ferme Graber pour réquisitionner les chambres afin de loger les soldats cantonnés à VOURVENANS.

Il demande à visiter la maison pour évaluer le nombre de chambres. Dans une de celles-ci est alitée une fille de la famille. Elle souffre d'une maladie que le médecin n'a pu déterminer exactement. Il a évoqué une affection ressemblant à la fièvre typhoïde. Monsieur Graber, pensant traduire convenablement pour l'officier annonce que sa fille souffre du typhus (maladie très contagieuse). L'officier allemand quitta précipitamment la maison. On apprit plus tard qu'il avait interdit à ses soldats de passer devant la ferme. Ceux-ci prenaient régulièrement cette route pour aller à VOURVENANS, à DAMBENOIS, ou pour se rendre au café.